

## LE TEMPS ET LA FIN DU TEMPS SELON SAINT PAUL

**T**OUT est accompli, et tout reste à accomplir. Un seul et même accomplissement se réalise en deux phases. C'est là toute l'eschatologie de saint Paul comme du Nouveau Testament : elle intéresse donc non seulement la fin des temps mais tout le déroulement du temps qui y aboutira. Elle conditionne et finalise la pensée entière du Nouveau Testament, ainsi que la vie de l'Église et la vie du chrétien dans l'Église aujourd'hui comme à l'âge apostolique. La présence efficace du mystère de la liturgie en est un cas privilégié.

### I. — LE TEMPS ET LA FIN DU TEMPS

#### 1. « *Nous ne mourrons pas tous.* »

Souvent ceux qui pensent à l'eschatologie paulinienne se heurtent d'abord à la date de la parousie.

Nous sommes de nos jours enclins et habitués à ne tenir compte que des données mesurables. La conquête progressive des secrets du monde, des conditions de la matière, nous a amenés à ne penser qu'en chiffres. Ce qui ne peut se toucher, se calculer, se doser, ne compte guère et, pour certains, n'existe pas. Cette primauté parfois exclusive de la matière quantifiée appartient à ce que nous nommons notre « réalisme ».

Le monde biblique était réaliste d'autre façon. Dans le cas qui nous occupe, il se souciait moins que nous ne

croyons d'une date à assigner à la parousie. Ni l'Ancien Testament ni le Nouveau Testament ne répugnaient à regarder comme prochain ou même comme immédiat un événement dont personne n'eût été en état de prévoir la date, fût-ce d'une manière approximative.

Les Évangiles donnent à penser que Jésus avait laissé concevoir sa venue comme assez voisine (Mt., 10, 23; 16, 28). Beaucoup, en tout cas, croyaient que le Royaume s'était fait tout proche (au parfait : Mt., 3, 2; 4, 17, etc.). A Thessalonique aussi certains déclaraient que le Jour était là, déjà présent (2 Th., 2, 2) : il n'y a plus du tout de futur, « on y est déjà », glose le P. Rigaux. Ces chrétiens voyaient là plus qu'une possibilité théorique, et aspiraient à rejoindre le Seigneur dans sa manifestation éclatante qui ne pouvait tarder.

Il est vraisemblable que Paul partageait ce désir. Il s'exprime comme si tout un groupe de chrétiens devaient être encore en vie lors du retour, et ce n'est peut-être pas pure figure de style s'il dit « nous », en se comptant parmi eux (1 Th., 4, 15; 1 Co., 15, 51; cf. 2 Co., 5, 1-10), bien qu'ailleurs il promette le même sort à tous, vivants ou morts (1 Th., 5, 10), et semble se compter au nombre de ceux qui ressusciteront (1 Co., 6, 14). Il ne se gêne pas pour déclarer lui aussi que le Jour « s'est approché » (Rm., 13, 11-12), que le temps « se fait court » (1 Co., 7, 29), que nous attendons instamment le Sauveur (Ph., 3, 20; cf. 4, 5), et il écrit de sa propre main l'exclamation cultuelle araméenne *Maranatha* (1 Co., 16, 22; cf. 1 Co., 11, 26).

L'inerrance de l'Apôtre comme auteur inspiré n'est pas en jeu. L'inerrance n'affecte que ce que l'auteur affirme avec l'intention de le communiquer, et on ne voit nulle part Paul affirmer comme certaine la proximité du Jour. Il a pu l'espérer, il a pu même en parler librement, mais cet espoir qui transparait dans ses lettres n'appartenait pas à l'enseignement qu'il voulait transmettre à ses lecteurs comme parole de Dieu. « Dieu n'enseigne pas toujours, et quand il fait parler son interprète sans engager sa vérité, l'inspiration s'exerce sans entraîner l'inerrance » (P. Benoit, *La Prophétie*, Somme Théologique, p. 341). N'attribuons pas à Paul une erreur formelle dont il serait plus tard « revenu », ni même proprement une déception.

## 2. « Mourir m'est un gain. »

Rien d'autre part n'empêche d'admettre une certaine évolution dans l'idée qu'il se faisait de son propre cas et du sort des chrétiens qui mourraient avant le retour du Seigneur. Dans sa toute première lettre, ce sort lui apparaît d'emblée comme associé à la gloire du Seigneur revenant chercher les siens (1 Th., 4, 14-17). Ensuite sa conviction se fait de plus en plus nette qu'il mourra avant le retour et que son apostolat n'est pas le dernier moment de l'expansion de l'Évangile. Deux textes expriment sa pensée d'une communion heureuse avec le Seigneur aussitôt après la mort. Il faut les situer dans leur contexte. Le premier est dans un passage imagé fort difficile (2 Co., 5, 1-10) où il s'agit de déposer le vêtement du corps pour rejoindre le Seigneur dans sa demeure céleste (5, 8). L'autre (Ph., 1, 23) envisage le départ avant que l'Église de Philippiques ne soit établie dans la parfaite vie de foi : mourir est un gain pour Paul parce que le Christ est sa vie (1, 21), de sorte que le retour du chrétien au Christ l'emporte sur l'apparition du Christ venant rassembler les siens. La nature de cette vie entre la mort et le retour du Seigneur n'est nulle part précisée. Il se peut que quelque influence grecque ait ici joué un rôle, sans doute à travers le judaïsme hellénisé; mais si Paul ne craint pas les mots d'immortalité et d'incorruption (1 Co., 15, 42-54), on ne voit pas que l'« exil » (2 Co., 5, 6-8) soit dû à la présence du corps comme tel. Dès les premières épîtres, la vie du chrétien est conforme à celle du Christ et même à l'union avec lui (1 Th., 1, 6; 4, 14, 17; 5, 9 s.; 2 Th., 2, 1, 13 s.), et c'est de cette conviction que tout sortira. Avec le Christ, premier-né d'entre les morts (Col., 1, 18), le chrétien est déjà ressuscité (Ep., 2, 6; Col., 2, 12 s.; 3, 1), puisqu'il est promis à la résurrection avec le Christ et avec tous (Rm., 6, 3-6, 8-11; 1 Co., 15, 12 s.).

## 3. « Veillez. »

Ce n'est donc pas la date de la parousie, voisine ou éloignée, qui comme telle influe sur la vie de l'Église et des

chrétiens. Certes, elle est fixée par la sagesse de Dieu (cf. Ac., 17, 26, 31), à qui rien ne saurait se soustraire. Mais les « temps et moments » ne nous sont pas connus (1 Th., 1, 5; cf. Ac., 1, 7), et personne ne peut supputer le jour et l'heure (Mc, 13, 32; Mt., 25, 13; cf. 24, 42, 50). L'imagerie apocalyptique employée par Jésus lorsqu'il annonçait cet ensemble d'événements ne favorisait guère la distinction des étapes, et déjà certaines paraboles suggéraient une attente indéterminée. Pour saint Paul aussi le Seigneur viendra comme un voleur nocturne (1 Th., 5, 2, 4; cf. Mt., 24, 43 s. et, plus tard, 2 P., 3, 10; Ap., 3, 3; 16, 15). Qu'on soit encore en vie ou non à ce moment-là, il faudra être prêt. Ce qui domine, c'est moins l'imminence de la venue que sa soudaineté imprévisible. D'où les deux consignes : celle de la vigilance, car il faut être constamment en alerte, comme le guetteur qui sans relâche sonde la nuit pour déceler le plus léger mouvement (1 Th., 5, 6-10; Ep., 6, 18, associée à la prière; cf. Mt., 24, 42, etc.), et celle de la sobriété, qui vise moins l'abstinence que la pleine conscience et la possession de tous ses moyens (1 Th., 5, 6). Il s'agit de n'être jamais surpris.

Même si la venue spectaculaire du Seigneur est remise à plus tard, tout est engagé depuis le début des « derniers jours » (2 Tm., 3, 1; Ac., 2, 17; cf. He., 1, 2). Cette vigilance fidèle qui rend la parousie toujours actuelle n'est pas un simple contrôle de soi : elle s'enracine dans la présence sanctifiante de l'Esprit-Saint, don du Ressuscité à ceux qui attendent son retour. Dès à présent il a été donné (Rm., 5, 5; 1 Th., 4, 8) à titre de prémices (Rm., 8, 23) et d'arrhes à ceux qu'il a marqués pour jamais de son sceau (2 Co., 1, 22; 5, 5; Ep., 1, 13 s.; 4, 30). Dès à présent ceux que Dieu a réservés pour le salut final (1 Th., 5, 9 s.; cf. Rm., 1, 16-18) constituent une création nouvelle (2 Co., 5, 17; cf. Rm., 6, 4; Ga., 6, 15; Ep., 4, 24). L'amour de Dieu les a choisis et groupés dès le commencement pour être introduits au salut par l'annonce de l'Évangile (2 Th., 2, 13 s.). L'appel divin est un acte dont l'effet se prolonge en un état (au passé, 1 Th., 4, 7; 2 Th., 2, 14; au présent, 1 Th., 2, 12; 5, 24). La vie des chrétiens et de l'Église est déjà donnée tout entière, par une actualisation anticipée de son terme, lequel se produira au temps voulu par Dieu. L'essentiel

est cette qualité spirituelle de la vie des croyants dans le Christ, et le retard plus ou moins prolongé de la période intermédiaire n'y changerait rien. De toute façon le salut, que les croyants possèdent en espérance (Rm., 8, 24) est pour eux chaque jour plus proche qu'au moment où ils sont venus à la foi (Rm., 13, 11), et la logique de leur foi et de leur baptême les achemine par une vie sainte et sans reproche à l'épanouissement total de cette vie dans la gloire ultime.

## II. — LE PRÉSENT ENTRE LE PASSÉ ET L'AVENIR

### 4. *Le futur déjà commencé.*

Il faut voir de plus près comment la consommation annoncée et attendue exerce dès maintenant son emprise sur toute la vie de l'Église et des chrétiens.

Aucun des écrivains bibliques n'a jamais eu présente à l'esprit une définition du temps, celle d'Aristote, celle de Kant, ou quelque autre. Tous ils perçoivent seulement une succession concrète de faits, d'actions, en un certain ordre d'avant et d'après. Les initiatives de Yahvé lui-même sont perçues de cette façon. L'Ancien Testament est contenu tout entier entre l'initiative absolue du Créateur et le Jour de Yahvé où le cosmos sera refait; dans cette attente prend place de plus en plus la figure du Messie-Fils de l'homme. Entrant dans le même courant, saint Paul remonte au passé immémorial où il connaît la création, les récits des origines, la geste radieuse d'Abraham, ancêtre selon la chair (Rm., 4, 1) et père des croyants (Rm., 4, 11), puis de toute sa descendance dont est issu l'Héritier unique (Ga., 3, 16). Époque très lente qui fut pour Israël à la fois le temps de l'espérance (Ep., 1, 11 s.), de la loi-pédagogue (Ga., 4, 1 s.), et le temps de la patience divine envers les transgressions (Rm., 3, 25); pour les nations païennes le temps où elles ne connaissaient pas Dieu (Ac., 17, 30; Ep., 2, 12; etc.). Elle prend fin au « temps présent » (Rm., 3, 26; 11, 30 s.), dans la « dispensation de la plénitude des moments » (Ep., 1, 10; cf. Mc, 1, 15; Ac., 1, 7), c'est-à-dire quand vient le Fils, à la plénitude du temps (Ga., 4, 4).

Plusieurs mots du Nouveau Testament désignent le temps : ils découragent une traduction cohérente, parce qu'ils ne répondent pas à nos divisions et computes. Il y faut ajouter d'autres expressions dont la valeur théologique est assurée, telles que l'idée de nouveauté, qualifiant tout ce qui vient du Christ, l'antithèse « autrefois, mais maintenant », le « en une seule fois » ou « une fois pour toutes » (Rm., 6, 10; cf. He., 7, 27, etc.). On peut parler avec Dodd d'eschatologie réalisée, ou tout au moins inaugurée, avec Stauffer d'accomplissement prometteur. Rien de nouveau ne peut plus survenir après l'« heure » décisive du Christ mort et ressuscité. Tout est acquis, déjà achevé. Et pourtant le terme est encore hors de portée. Du passé à l'avenir glorieux tout passe par le présent.

Une étude intéressante, bien que très simple en son principe, serait celle des actions divines dans l'économie chrétienne, rangées suivant les temps grammaticaux du texte original des épîtres. Ne prenons que quelques exemples faciles. Il y a, très souvent, l'aoriste, signifiant un acte passé : le Christ est devenu pour nous sagesse, justice, sainteté, rédemption (1 Co., 1, 30); notre Pâque, le Christ, a été immolée (1 Co., 5, 7); vous avez été lavés, sanctifiés, justifiés (1 Co., 6, 11), achetés (1 Co., 6, 20); Dieu nous a arrachés à l'empire des ténèbres et transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé (Col., 1, 13). Il y a le parfait, acte passé dont le résultat reste acquis : l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs (Rm., 5, 5); le Christ est ressuscité (1 Co., 15, 3, 12-20). Il y a le présent : l'Esprit de Dieu habite en vous (Rm., 8, 9; 1 Co., 3, 16); vous êtes le corps du Christ (1 Co., 12, 27); nous sommes transformés en l'image du Seigneur (2 Co., 3, 18); vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus (Ga., 3, 28). Il y a enfin le futur : nous serons transformés (1 Co., 15, 51 s.); vous serez trouvés dignes du Royaume de Dieu (2 Th., 1, 5). Le verbe sauver est employé soit à l'aoriste (Rm., 8, 24; Tt., 3, 5), soit au parfait présent (Ep., 2, 5-8), soit au futur (Rm., 5, 9 s.), soit au présent qui engage l'avenir (1 Co., 1, 18; 15, 2; 2 Co., 2, 15). D'autres textes associent plusieurs aspects : Celui qui a commencé son œuvre l'achèvera jusqu'au Jour (Ph., 1, 6). Et l'hymne de Rm., 11, 33, 36, échappe à toute indication de temps.

Tout n'est donc pas passé, et tout n'est pas à venir. L'action du Christ, toute décisive qu'elle est, n'est que commencée. Elle marche à un terme. Nous ne faisons que toucher à la fin des temps (1 Co., 10, 11). Et la création tout entière, dont l'homme est le couronnement, continue d'attendre en gémissant la pleine révélation de la gloire des enfants de Dieu (Rm., 8, 19-22). Dieu est le roi des « éons » (1 Tm., 1, 17), qui domine toute durée (cf. 2 P., 3, 8 : cit. de Ps., 90, 4). Il règle le cours des choses sans se soumettre lui-même à leur succession : chaque étape de son dessein est en relation avec une étape qui la précède et une étape qui la suit, et, comme toutes ces étapes sont liées, son dessein, qui ne se réalise que par fragments, ne se révèle aussi que par fragments (Rm., 16, 25 s.; 1 Co., 2, 7; Ep., 3, 9 s.; Col., 1, 26; He., 1, 1-2).

##### 5. *L'Église eschatologique dès sa naissance.*

Cela est vrai, il nous reste à l'indiquer, aussi bien de toute l'Église que de chaque chrétien appartenant au Christ dans l'Église.

A la naissance de l'Église se dresse, incontestablement préservé de toutes nos tentatives de calcul, le dessein éternel de Dieu, cet immense secret de grâce qui dépasse toute antériorité temporelle (Rm., 16, 25). Le présent, c'est le temps favorable, le jour du salut (2 Co., 6, 2). Au terme, ce sera la révélation suprême du Seigneur ressuscité (1 Co., 1, 8; 15, 23; Col 3, 4; 1 Tm., 6, 14).

Entre ces deux extrêmes, l'Église est en croissance. Cela nous est suggéré par plusieurs images qui se complètent. L'Église est entre les semailles et la récolte, comme une semence qui doit porter son fruit (1 Co., 3, 6 s.; 9, 11; 15, 36-38; 2 Co., 9, 10; Rm., 1, 13; 6, 21 s.; Ga., 6, 8; Ph., 4, 17 s.). Elle est tout ensemble un corps qui grandit et une maison ou un temple en cours de construction (1 Co., 3, 9-11; Ep., 2, 20-22; 4, 12-16; Col., 2, 19), jusqu'à ce qu'elle soit l'Homme parfait, dans la force de l'âge, qui est le Christ environné de tous ses membres (Ep., 4, 13). Toute cette croissance est l'œuvre en elle du Saint-Esprit qui lui est donné.

Il saute aux yeux que beaucoup d'apparences ont changé depuis l'Église de Jérusalem et la première expansion en pays hellénistique. Mais il faut affirmer que tout est en place, aussi loin que nous puissions remonter. N'imaginons pas saint Paul, voyant que la parousie tardait, pris au dépourvu, se résolvant sur le tard à donner aux Églises une ossature hiérarchique qui suppléerait vaille que vaille aux effusions de l'Esprit. A défaut du nom de hiérarchie, évidemment plus tardif, on en rencontre la réalité dès le début. Le vieux geste de l'imposition des mains s'acclimate aussitôt dans l'Église en rapport avec les ministères (Ac., 6, 6; 13, 2; puis 1 Tm., 4, 14; 5, 22; 2 Tm., 1, 6). Et certes les ministères iront se différenciant de plus en plus, mais dès la première épître de Paul nous voyons à l'œuvre des présidents mis en place par l'Apôtre pour diriger et reprendre les autres, non parce qu'ils l'ont demandé ou même désiré, mais « dans le Seigneur », qui se donnent du mal et qui méritent estime et charité (1 Th., 5, 12 s.). On aurait tort de penser qu'une perspective eschatologique devait rendre superflue toute organisation : ceux qui étudient la communauté de Qumrân y rencontrent une eschatologie très fervente unie à une discipline serrée et même minutieuse. Tout ce service de l'Église sera d'ailleurs bientôt rattaché expressément aux dons de l'Esprit, dans l'ensemble très divers que nous continuons de nommer les charismes (Rm., 12, 6-8; 1 Co., 12, 4-11, 27-30; Ep., 4, 11 s.).

Au-dessus de tout ministère, au premier rang des dons de l'Esprit, se trouve l'apostolat, dont la valeur eschatologique souvent n'est pas assez remarquée. Chez Paul sa notion lie intimement la mission et le charisme, la fonction et la grâce (Rm., 1, 5; 15, 15 s.; Ga., 2, 7-9; 1 Co., 3, 10; 15, 10; 1 Th., 1, 5; etc.), et le tout découle d'une vision du Christ ressuscité (1 Co., 9, 1; 15, 8; Ga., 1, 16), qui l'aurole déjà d'un reflet de la gloire dernière (2 Co., 3, 18; 4, 6). C'est par les apôtres, ses premiers témoins, qui les premiers reçurent l'Esprit (Ac., 2), que le Seigneur accomplit sur terre, entre son départ et son retour, sa mission de vérité et de salut. Ils annoncent que les derniers temps sont ouverts et non encore consommés, et l'Église ne peut subsister que sur cette fondation posée par le Maître (Ep., 2, 19 s.; cf. 1 Co., 3, 10 s.). A leur suite et sous leur impulsion, elle

s'adonnera aux entreprises missionnaires qui répandront partout la bonne nouvelle des derniers temps inaugurés pour tous.

Ces derniers temps sont durs, et les tribulations de chaque jour anticipent, elles aussi, sur la grande tribulation annoncée pour la crise dernière (1 Th., 1, 6; 3, 3 s.; 2 Th., 1, 6 s.; 2, 3-12; Ep., 6, 12 s.; 1 Tm., 4, 1 s.; 2 Tm., 3, 1; 4, 3 s., etc.). Mais l'Église vit dans la constance de l'espérance. Elle n'a rien à craindre, sachant que les souffrances d'ici-bas, unies à celles du Christ, aboutissent à sa gloire (Rm., 5, 3 s.; 8, 17 s.; 2 Co., 4, 17; 12, 9 s.; 2 Tm., 2, 10-12) et qu'un jour le Christ vainqueur remettra le Royaume à son Père (1 Co., 15, 24 s.). Qui sait seulement quand elle jouira du repos ? La Jérusalem de la terre doit faire place à la Jérusalem d'en-haut, notre mère, héritière de la promesse (Ga., 4, 26 s.), peuplée de tous ceux qu'a choisis l'amour éternel de Dieu : les tout premiers issus du judaïsme, la masse des païens qui les aura rejoints et apparemment supplantés, enfin la totalité d'Israël les rejoignant à son tour (Rm., 11, 12). Qui pourrait calculer quand ce rassemblement sans nombre sera achevé, quels délais, quelles épreuves il faudra traverser encore avant ce dénouement bienheureux ?

#### 6. *Le chrétien transcende le temps.*

Chaque chrétien reproduit dans sa vocation personnelle le mystère de l'Église, où le premier accomplissement est le gage du second. Saint Paul lui-même, que nous avons vu prévoyant son départ (Ac., 20, 29; 2 Tm., 4, 6-8) et certain qu'il rejoindrait le Christ, savait aussi que sa mission pesait sur toute sa destinée et se sentait tenu de donner jusqu'au bout sa pleine mesure (1 Co., 9, 16; 2 Co., 5, 6-9; Ph., 1, 21-25).

Tout chrétien est en situation analogue, et sa conduite entière va s'inspirer de cette conviction de sa foi. Il est d'usage, à propos de la morale paulinienne, d'observer que l'impératif est une conséquence de l'indicatif : Vous êtes, donc soyez. Il faut ajouter que cet indicatif n'est jamais purement présent, mais que le présent s'y rattache toujours

à un passé et à un avenir. Sous cette double lumière s'éclairent tous les enseignements de l'Apôtre. La qualité de la vie du chrétien n'a plus à changer. Il aura toujours à servir le Dieu vivant et véritable en attendant son Fils ressuscité (1 Th., 1, 9 s.). Puisque Dieu l'a appelé au sein de l'Église, il a reçu du Christ sa part de l'Esprit et de la sainteté du peuple nouveau. Il a reçu des qualités inconnues de ceux « du dehors » : il croit, il aime, il espère (1 Th., 1, 3; 5, 8; Ep., 1, 15-18; 1 Co., 13, 13, etc.). Il s'abstient de toute impureté, il s'adonne aux multiples requêtes de l'amour fraternel. Loin de désertier les tâches de la vie courante, il les accomplit dans le calme et la concorde. Il « rachète » le temps (Ep., 5, 16; Col., 4, 5), en tirant le meilleur parti pour le faire passer du domaine du monde à l'appartenance de Dieu. Et non seulement il lui faut persévérer, tenir bon (Rm., 14, 4; Ep., 6, 13; 1 Th., 3, 8; 2 Th., 2, 15), mais sans répit progresser, car la stabilité de la foi et du terme où elle tend rend possible un mouvement, engage dans un progrès qui, de soi, ignore toute limite (Rm., 15, 13; 1 Co., 15, 58; 2 Co., 4, 15; 10, 15; Ph., 1, 9, 25; Col., 1, 10; 1 Th., 3, 12; 4, 1, 10; 2 Th., 1, 3).

C'est la durée de la vie présente, le temps de la vie chrétienne, peut-être parce qu'elle échappe à tout calcul, qui rend nécessaire pour le chrétien comme pour le Corps de l'Église ce dynamisme de la vie de l'Esprit. Donné en totalité à l'Église dès le principe, donné à chaque membre dès qu'il appartient au corps, il est sans cesse commandé et comme aspiré par l'attente du Seigneur dont la foi ne doute point. Du même coup, sans détacher le chrétien des biens réels et des devoirs qui font appel à son dévouement en cette vie, l'attente le convainc de leur fragilité. Tout, ainsi éclairé, est relatif et provisoire; il en faut user comme si on n'en usait pas (1 Co., 7, 29-31). Ce qui compte, c'est ce qui est d'en-haut (Ph., 3, 14; Col., 3, 1-3), et seul l'homme intérieur, loin de tomber en ruines, se fortifie (Ep., 3, 16) et se renouvelle de jour en jour (2 Co., 4, 16-18).

A ces conditions le chrétien qui aura mis en œuvre les dons de l'Esprit dans une vie sainte sera, comme l'Église immaculée (Ep., 5, 27), trouvé sans reproche au Jour de la Venue (1 Th., 3, 13; 5, 23; 1 Co., 1, 8; Ph., 1, 10).

\*  
\*\*

Même à défaut de tout indice sur sa date, la réalité de la parousie est présente dans l'Église depuis la mort de Jésus et sa glorification que suit l'envoi de l'Esprit. Les biens qu'elle contient sont déjà efficaces en elle. La durée qui se prolonge ne modifie pas l'essence des choses. Un jour, ou mille ans ? Quand le Seigneur viendra, il sera toujours aussi attendu, reconnu et accueilli avec la même allégresse paisible.

Les siècles futurs continueront d'admirer la richesse de la gloire de Dieu (Ep., 2, 7), mais déjà nous touchons les réalités que nous verrons un jour (2 Co., 5, 7; 1 Co., 13, 12), et l'espérance enjambe les abîmes du temps. Le passé et l'avenir répondent pour le présent, mais, l'avenir étant déjà présent, le présent aussi répond de l'avenir. Nous ne sommes sauvés qu'en espérance (Rm., 8, 24 s.), mais cette espérance ne déçoit pas (Rm., 5, 1-5; cf. 15, 13; He., 11, 1). Dès maintenant nous connaissons l'inexprimable mystère qui nous appelle : le Christ est parmi nous, l'espérance de la gloire (Col., 1, 27).

La célébration du culte, et principalement celle de l'Eucharistie, adore la présence active du Seigneur au milieu des siens. Quand l'Église assemblée mange le pain et boit le sang, elle rappelle le sacrifice initial de la Nouvelle Alliance, elle proclame son efficacité jusqu'à ce que le Seigneur vienne (1 Co., 11, 23-26), et elle réalise l'unité des membres en un seul corps (1 Co., 10, 16 s.). Le mémorial est en même temps une communion et un rendez-vous. S'il est vrai que le souvenir des bienfaits passés motive l'espérance (cf. Rm., 5, 8; 8, 32), aucune anticipation de la gloire ne peut être plus efficace que celle qui prolonge parmi nous la présence du mystère pascal. Là encore, tout est accompli, tout s'accomplit chaque jour, et tout reste à accomplir.

FR. LOUIS-M. DEWAILLY, O. P.